

Jeunesses filmées

Elodie Belkorchia

Citer ce document / Cite this document :

Belkorchia Elodie. Jeunesses filmées. In: La Gazette des archives, n°235, 2014. Archives des jeunesses, jeunesses des archives. pp. 163-173;

http://www.persee.fr/doc/gazar_0016-5522_2014_num_235_3_5153

Document généré le 15/03/2017

Jeunesses filmées

Élodie BELKORCHIA

À la Libération, Aubervilliers se pare des couleurs communistes et, avec elles, d'une politique de jeunesse forte qui se perpétue jusqu'à aujourd'hui. S'appuyant sur les valeurs de l'éducation populaire, la ville voit son patronage laïque, créé dans les années vingt, se transformer en centres de loisirs et de vacances pour tous les jeunes albertivillariens. Au-delà des archives administratives des différentes structures qui ont fait la vie et l'histoire des politiques de jeunesse à Aubervilliers, le Carrefour pour l'information et la communication à Aubervilliers (CICA) conserve, depuis la fin des années quatre-vingt-dix, le fonds d'archives audiovisuelles du centre Solomon. Dans les années soixante-dix et quatre-vingts, Solomon sera le fer de lance des pratiques éducatives en dehors du temps scolaire. À mi-chemin entre le centre de loisirs et le centre culturel, cette structure propose une diversité d'ateliers artistiques et techniques, parmi lesquels un atelier de cinéma. Il produira en interne documentaires et reportages (1974-1995) illustrant à la fois la vie locale et les pratiques développées par les équipes pédagogiques. Ce fonds, qui offre un regard sur les pratiques éducatives de l'époque, pose aussi la question de la conservation de fonds audiovisuels en service d'archives. Malgré la jeunesse de ces fonds constitués dans les années quatre-vingts, l'obsolescence des appareils de lecture menace aujourd'hui leur pérennité.

Solomon : l'ambition de l'animation générale

Éduquer et distraire

Dès les années vingt, les activités hors temps scolaires préoccupent la municipalité. Elle crée le patronage laïque, dont le but est « d'encourager et de propager l'éducation laïque en faisant aimer nos écoles à l'enfant. [Les moyens du patronage] consisteront à offrir les jours de congés, aux enfants des écoles publiques, d'utiles distractions telles que : visites instructives, promenades, audition de musique, théâtre, jeux sportifs, enseignement d'arts d'agrément en vue de compléter, sous une forme récréative, l'instruction donnée à l'école »¹. Dès cette époque, l'objectif est d'offrir une offre complémentaire au temps scolaire. C'est dans cette même optique que se développent, dans l'après 1968, les premiers centres de loisirs et maisons de l'enfance à Aubervilliers. Dans un souci de proximité avec les enfants et les familles, les équipes du centre de loisirs municipal profitent d'appartements mis à disposition par la municipalité au cœur des cités HLM². Ainsi, tous les quartiers ont bientôt leur maison de l'enfance (Daniel Casanova, Firmin Gémier, Pont Blanc, Vilette, etc.). Les enfants n'ont alors qu'à descendre de leur tour pour profiter des activités proposées par les équipes d'animation : cette proximité permet de répondre aux besoins divers et localisés des familles et des enfants. Au tournant des années soixante-dix, la ville récupère les locaux du lycée annexe Solomon pour les mettre à disposition du centre de loisirs municipal. Danielle Pétreil, qui en sera la directrice pendant des années, évoque « un endroit immensément grand où tout était possible »³, proche de la friche industrielle que l'on met aujourd'hui à disposition d'artistes.

Solomon est né, et, avec lui, des pratiques éducatives qui imprègnent la vie des jeunes albertivillariens pour de nombreuses années. La structure devient une sorte de maison mère pour l'ensemble des centres de loisirs. Les enfants viennent y pratiquer des activités spécifiques tandis que les adultes, parents et animateurs, peuvent s'y former. En 1979, alors que le centre propose déjà sept ateliers (danse, cinéma, poterie, tissage, photo, peinture et skate), les équipes rappellent les valeurs qui les portent et militent pour l'élargissement des ateliers

¹ *Statut du patronage laïque*, 1920, Archives du patronage laïque [Série R]

² GARREAU (Eric), *Entretien avec Laurent Réa*, CICA Vidéo, 2009 [2009R1 052]

³ GARREAU (Eric), *Jacques Solomon, la maison dans les arbres*, CICA Vidéo, 2009 [Master - 2009M2 008], [en ligne] <http://albertivi.aubervilliers.fr/?p=623>, consulté le 16/06/2013, 00:19:13.

et du public accueilli¹. Leurs orientations font écho aux évolutions nationales de l'animation volontaire, tout s'adaptant aux besoins locaux. Prenant la suite du patronage laïque, « le centre de loisirs de l'enfance ne se propose pas seulement d'occuper et de distraire les enfants d'âge scolaire en dehors de leur temps d'étude, mais encore de continuer l'œuvre éducative de l'école et des familles en la renforçant par des activités culturelles et sportives »². Il s'agit non seulement de « divertir l'enfant mais aussi de lui proposer des activités ou des apprentissages développant sa liberté, sa responsabilité, son esprit critique et son jugement ainsi que son sens de la justice et de la solidarité sociale »³. L'enjeu est de proposer une offre cohérente et complémentaire en refusant l'opposition « loisirs, école, famille ». En ce sens, la structure adopte un fonctionnement démocratique qui intègre l'ensemble des parties prenantes : direction administrative et créative, équipes d'animation, parents et enfants.

Un souci de formation et d'informations

Un souci de formation irrigue également les pratiques développées par le centre de loisirs de l'enfance. Des temps de formation sont conçus pour les équipes d'animation autour de stage de techniques d'ateliers qui participent à la préparation des carnivals ou qui permettent l'ouverture d'ateliers directement dans les maisons de l'enfance une fois les animateurs formés. La professionnalisation des équipes devient un sujet national avec le développement de la formation continue et la création de formations diplômantes. En 1980, 8 % des animateurs albertivillariens sont titulaires du BAFA⁴. La formation interne semble dès lors d'autant plus indispensable : la méthodologie développée s'appuie sur la formation des animateurs au quotidien tandis que le travail d'équipe et la transversalité entre les structures est un travail collectif qui aboutit à des moments de fêtes populaires, à l'occasion des carnivals et expositions annuelles, mais qui participe surtout à l'acquisition de compétences pour l'ensemble des équipes. Le fonds audiovisuel illustre en ce sens particulièrement cette pratique : on y découvre des stages de préparations de carnivals où les équipes travaillent à la production de l'année et testent leurs diverses réalisations.

¹ BRAUN (Alain), *Orientations du Centre Solomon*, 1979 [Archives Solomon, 573 W 4].

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ Création du BAFA (Brevet d'aptitude aux fonctions d'animateurs) en 1972.

La structure élargit ses activités et devient, au-delà de ses missions de centre de loisirs, un lieu de diffusion culturelle et un lieu d'information. Les équipes s'investissent dans la vie de la cité en participant ou en développant des événements : kermesse, carnaval, fête des retours, fête du livre, etc. Solomon participe à la programmation culturelle de la commune, qui n'a pas encore de service dédié à ces missions, en accueillant spectacles et artistes sur son site. Dans l'idée d'accompagner cette diffusion culturelle et d'informer les habitants, la structure se dote de supports de communication : journaux, programmes, affiches et tracts annoncent les événements à venir. L'équipe de Solomon, constituée de professionnels (graphiste, réalisateur, potier, etc.), s'appuie sur les compétences internes (sérigraphies, réalisation audiovisuelle, etc.), pour accompagner les enfants dans leurs apprentissages. Ainsi, les réalisations des plus jeunes sont régulièrement utilisées pour les supports d'information de la structure. Ces productions visuelles sont la marque de fabrique de l'institution, créant une véritable identité visuelle que l'on peut aujourd'hui saisir par l'étude du fonds d'affiches conservé aux Archives communales. On y retrouve les règles de base du graphiste, à la recherche d'un message efficace, associées au regard et au travail des participants de l'atelier. Plus que les supports d'information sur les activités du centre, il s'agit de faire de Solomon un lieu d'échange d'informations concernant l'enfance : « Il serait sûrement possible à différents moment d'organiser avec les parents, les enseignants, les animateurs et les enfants eux-mêmes des rencontres, des débats, des projections de films... qui permettrait à chacun d'approfondir sa position pédagogique »¹. Les notions de formation initiale et de formation continue, en débat au niveau national durant ces années, trouvent ici des tentatives de mise en pratique.



« Règlement de conte »
© Danielle Pétrel –
Archives municipale
d'Aubervilliers

¹ BRAUN (Alain), *Orientations du Centre Solomon*, *op. cit.*

Accueillir tous les publics

La décentralisation de l'offre périscolaire se renforce au fil des années avec le souci de répondre aux besoins de chaque quartier. D'autres structures voient le jour sur le territoire de la commune et, dans la continuité des écoles de plein air¹, des structures de loisirs accueillent les jeunes albertivillariens au grand air et au vert. Les primaires vont à l'Isle-Adam et les maternelles à Piscop, en sus des élèves de l'école de plein air. À Aubervilliers, l'amplitude d'ouverture s'élargit également : les équipes revendiquent d'accueillir les enfants plus longtemps que l'Éducation nationale, avec une moyenne d'accueil de 245 jours par an. Les centres accueillent les enfants en soirée après l'école, les mercredis et samedis ainsi que pendant toutes les vacances scolaires. L'enjeu est également de recevoir tous les publics, quelles que soient les ressources des parents. En ce sens, des tarifs dégressifs sont envisagés, des horaires plus souples et des goûters collectifs sont proposés. En 1980, 23 % des enfants de la commune âgés entre six et douze ans participent aux activités des centres de loisirs. Solomon accueille également les scolaires pour des ateliers artistiques et techniques ou pour des visites d'expositions dans l'idée de lutter contre les cloisonnements et de favoriser l'unicité de l'offre entre l'école et le périscolaire. Dans l'optique de sensibiliser un public plus large et de profiter des possibilités offertes par le lieu, les équipes envisagent également d'ouvrir plus largement les ateliers aux adultes mais aussi de mutualiser les locaux avec d'autres associations qui pourraient compléter l'offre de Solomon. Pourtant, au tournant des années quatre-vingts, l'offre se recentrant sur le jeune public, l'ambition de l'animation générale atteint alors ses limites à Aubervilliers.

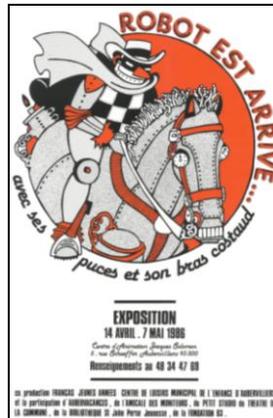
L'exposition comme outil de synthèse

« L'exposition est un moyen privilégié de formation, rencontre, information, détente ; elle est un peu la synthèse de tous les points précédents et elle permet d'autre part de faire connaître le travail réalisé en ateliers par les enfants, ce qui est pour le centre un moyen exemplaire de contact avec les familles »². Les expositions et les carnivals vont rythmer les années Solomon et la vie de la cité. Ils deviennent de hauts lieux de rassemblements populaires qui s'inscrivent sur le territoire. Chaque structure de la ville y prend part et expose les réalisations de l'année. Toujours suivant l'objectif d'allier production des

¹ L'école de plein air de Piscop ouvre ses portes dans l'immédiat après-guerre pour prendre la suite de l'école de plein air de Dugny détruite pendant la Seconde Guerre mondiale.

² BRAUN (Alain), *Orientations du Centre Solomon*, *op. cit.*

ateliers et diffusion culturelle, vingt-cinq expositions voient le jour à Solomon entre 1971 et 1995. Quelques-unes des thématiques abordées témoignent de l'ambition des équipes pluridisciplinaires à l'origine de ces projets, tels « Robot est arrivé » et « Règlement de contes », mais aussi des expositions thématiques avec des invités prestigieux : les pompiers en présence de la Brigade des sapeurs-pompiers de Paris ou « Un cheval, des chevaux » avec la Garde républicaine. Aucun rêve ne semble alors impossible à réaliser ! La diversité des thématiques et l'ampleur de chacune des expositions marquent toute une génération d'enfants, dont certains futurs animateurs prendront le relai une ou deux décennies plus tard. C'est alors l'époque d'Aubervacances-Loisirs, qui allie centre de loisirs et colonies de vacances et qui poursuit ce travail de formation à travers l'amical des animateurs.



« Robot est arrivé »
© Danielle Pétrel –
Archives municipales
d'Aubervilliers

L'atelier cinéma de Solomon

Parmi l'offre pluridisciplinaire de Solomon, les productions audiovisuelles sont celles dont nous avons aujourd'hui le plus de traces. Riche de près de 200 supports (films et U'matic), le fonds Solomon rend visible l'activité d'une véritable unité audiovisuelle qui se construit au fil du temps. À ses débuts, l'atelier cinéma créé par Alain Braun est ouvert aux petits comme aux grands : les enfants s'essayaient au cinéma d'animation (pâte à modeler, papiers découpés

ou dessins animés) alors que les adultes découvrent le fonctionnement du cinéma et se familiarisent avec l'outil audiovisuel. C'est l'époque des premiers outils grand public et de la vulgarisation des supports. Animé par des professionnels passionnés, l'atelier tourne d'abord en 16 mm. Nombre de bobines et de matériels sont récupérés des chutes des productions professionnelles. On retrouve ainsi dans les archives des extraits de dessins animés ou de productions de télévision qui servaient aux exercices de montage. Au début des années quatre-vingts, l'atelier s'ouvre à la vidéo. La majeure partie du fonds est constitué d'U'matic, un support récent, exploité à Aubervilliers pendant les années quatre-vingts et quatre-vingt-dix, et qui pose d'importantes questions de conservation aujourd'hui. L'atelier, alors animé par Didier Amouroux, participe également à la réalisation et à la captation des expositions, spectacles et carnivals de Solomon. Ces images, constituées dans l'idée de garder une trace des réalisations, font l'objet de courts montages rétrospectifs diffusés en début d'année scolaire, à l'occasion de la fête de retours. Celle-ci réunit les différentes structures de la commune à l'occasion d'un moment festif qui permet à chacun de présenter les réalisations de l'année écoulée. C'est également le moment pour les enfants partis en séjour de vacances pendant la période estivale de retrouver les copains de l'été et les équipes d'animations autour des photos et vidéos réalisées pendant les séjours. Ces réalisations, nombreuses, permettent aujourd'hui de documenter une période riche en innovation et de donner à voir des pratiques issues de l'éducation populaire. L'unité audiovisuelle de Solomon se construit alors autour de trois pratiques différentes : l'atelier cinéma, puis vidéo, l'enregistrement des productions de la structure aux fins d'archivage et la réalisation de projets spécifiques en lien avec d'autres structures du territoire. En effet, le savoir-faire existant à Solomon est aussi l'occasion de collaborations avec des partenaires proches. Ainsi, le film *Matez notre boulot*, réalisé en 1985, suit les élèves de la SES Solomon pendant toute une année. Ils produisent, dans leurs différents domaines techniques comme la menuiserie ou la carrosserie, une roulotte, une fresque qui a vocation à reprendre toute la façade de leur bâtiment et un cheval en acier qui sera ensuite utilisé dans l'exposition « Un cheval, des chevaux ». L'image est aussi un outil revendicatif : des reportages engagés montrent également la diversité des productions et la liberté de ton que peut avoir la structure. Dans « 13 Ballons », l'équipe de Solomon profite de la coupe du monde 1978 en Argentine pour évoquer le manque de terrains de jeux pour les enfants dans les quartiers d'Aubervilliers.

Jeunesse des archives et enjeu d'accessibilité

Le fonds audiovisuel de Solomon s'inscrit dans un fonds d'images animées de près de 5 000 heures, constitué depuis les années quatre-vingts et toujours alimenté aujourd'hui par les productions du CICA Vidéo¹. C'est un fonds unique aux contenus riches pour une commune comme Aubervilliers (78 000 habitants). Il trouve sa genèse dans le mouvement des politiques de réseaux câblés et des « télé locales » des années quatre-vingts : nombre de communes s'équipent alors de moyens de productions vidéo. Alors que le mouvement s'essouffle ici et là, la production albertivillarienne, soutenue par la municipalité, se renforce au fil des ans, suivant les mutations du secteur : des documentaires ou commandes municipales au magazine vidéo dans les années quatre-vingt-dix à la diffusion sur le web aujourd'hui. Le fonds comprend une diversité de supports (film, U'matic, Betacam, DV, natif numérique) qui permet d'aborder l'histoire de la vidéo mais qui pose aussi des difficultés de conservation.

Construire des liens entre producteurs et archivistes

L'archive audiovisuelle est un support très jeune à l'échelle de l'imprimerie : il relève d'une dimension informationnelle mais aussi d'une dimension communicationnelle forte. C'est un produit des industries culturelles et, en ce sens, elle pose une double problématique à l'archiviste, qui doit composer entre les logiques industrielles du support et les pratiques archivistiques traditionnelles.

Constitués en stock² par les professionnels, les contenus audiovisuels, objets médiatiques issus des industries culturelles, ont vocation à avoir des usages secondaires (rediffusion, vente d'images, montage d'archives, images d'illustration, etc.) qui vont au delà de la mise à disposition des archives au public. Le contexte économique et juridique de ces réemplois doit également être envisagé par l'institution en charge de la conservation des fonds, lui imposant d'allier mission de service public et concurrence entre les acteurs économiques de l'archive audiovisuelle. Ces usages secondaires imposent de concilier des logiques professionnelles différentes, celles de l'archiviste qui travaille dans le

¹ www.albertivi-aubervilliers.fr

² Le secteur audiovisuel distingue les contenus dits de « stock », ayant une valeur patrimoniale, conservés en vue de leur commercialisation (rediffusion, vente d'extraits) et les contenus de « flux » qui ne sont pas conservés. Ce sont les programmes liés à un moment de diffusion particulier comme la météo pour la télévision.

temps long de l'archive et celles du professionnel de l'audiovisuel qui travaille dans l'immédiateté de la communication. Une nécessaire confrontation des pratiques professionnelles permet de concilier les méthodes et enjeux de l'ensemble des professionnels concernés. Il s'agit d'abord d'allier les besoins de la production et ceux de l'archiviste. Au CICA, l'évolution des pratiques s'est traduite par une sensibilisation aux pratiques archivistiques, dans un premier temps celles de l'enregistrement des images tournées au jour le jour. Un outil de récolement ouvert est mis à la disposition de l'équipe qui renseigne après chaque tournage les informations relatives au support (date, contenu, auteur, cote) mais également les éléments liés au contexte de production (auteurs et intervenants, musique utilisée, droits éventuels, lieu de tournage, thématique, reportage dans lequel les images seront exploitées). Ces nouveaux outils, servant aussi bien les professionnels de l'audiovisuel au moment de la production que l'archiviste, permettent, par le partage des pratiques, de limiter la perte d'informations. Évolutif, chaque acteur y trouve également son compte. C'est un document synthétique et accessible qui offre l'accès rapide aux ressources pour les professionnels de l'audiovisuel et un outil concis et renseigné pour entamer le traitement plus précis des fonds pour l'archiviste.

Intégrité et intelligibilité

La conservation des contenus audiovisuels impose d'envisager les outils de leur restitution dès le temps de la conservation. L'enjeu est double, car l'archiviste doit assurer l'intégrité du support physique mais également son intelligibilité en prévoyant les moyens d'accès aux contenus (appareils de lectures, numérisation, etc.) : « Le poids de la mémoire se déplace de la conservation vers la restitution »¹. Les mutations technologiques, liées à l'évolution du marché de la production audiovisuelle, sont rapides et incessantes. Une technologie remplace la précédente dans un calendrier toujours plus réduit. À Aubervilliers, la production vidéo exploite d'abord les supports U'matic (1980-1996), puis Betacam à partir de 1996, puis DV dès 2000. La chaîne de production est passée au tout numérique en 2013, renouvelant les problématiques de production et de conservation. La gestion des fonds audiovisuels nécessite de maîtriser ces différentes évolutions et d'avoir une expertise technique qui permette d'établir un ordre de priorité, de manière à assurer l'intégrité et l'intelligibilité des supports. À Aubervilliers, dès 2009,

¹ BACHIMONT (Bruno), *Archivistique audiovisuelle et numérique*, séminaire avancé, ESBI, 2008, [en ligne], <http://cours.ebsi.umontreal.ca/bachimont2008/> consulté le 20/03/2010.

plusieurs facteurs amènent la commune à engager un plan de sauvegarde des U'matic. D'une part, près de deux tiers du fonds étant composé d'U'matic, perdre l'accès aux contenus de cette partie du fonds semble inenvisageable, tant du point de vue de leur richesse patrimoniale que de leur usage quotidien dans la production actuelle (rediffusion, montage d'archives, anniversaire, hommage, etc.). D'autre part, le CICA conserve plusieurs lecteurs U'matic en bon état de fonctionnement, ce qui permet d'envisager un programme de sauvegarde alliant externalisation et numérisation en interne d'une partie du fonds, limitant ainsi l'impact financier pour la commune. La priorisation des fonds est toujours spécifique à l'histoire de la structure et aux supports qu'elle conserve. À Aubervilliers, le plan de sauvegarde a été pour partie soutenu par l'appel à numérisation du ministère de la Culture. Pour préserver l'intégrité des contenus, l'ensemble du fonds Solomon a été numérisé. Toujours dans l'intérêt commun des professionnels et des archivistes, la solution de conservation associe une copie sur bande LTO et une conservation sur serveur. Cette solution permet de répondre aux besoins de pérennité d'accès et de double sauvegarde de l'archiviste tout en permettant un accès facilité aux contenus pour les professionnels qui peuvent visionner et sélectionner leurs contenus directement sur les serveurs. Cette nécessité d'envisager la restitution dès le temps de la conservation, fait passer l'archive de la fixité à la transitivité. On transite ainsi « d'entrepôts d'archives gelés [à des] contenus toujours plus facilement et rapidement exploitables »¹.

Conclusion

À l'occasion de l'exposition *Enfance* réalisée en 2013 aux Archives communales, nous avons constaté la force que peuvent avoir ces images, à travers les échanges intergénérationnels qu'elles ont provoqués. Au-delà de la nostalgie de se revoir dans les images de séjours vécus enfants, ces dernières témoignent d'une évolution de pratiques et des enjeux politiques qui les accompagnent. À l'heure de la réforme sur les rythmes scolaires, il est captivant de se confronter aux archives qui viennent enrichir les débats actuels. Dès les années vingt, on trouve dans les archives de la ville des échanges entre acteurs du temps scolaire

¹ SARACCO, *Les politiques des archives audiovisuelles*, Université Stendhal/Grenoble III - Université Bauhaus / Weimar, 2002.

et acteurs du hors temps scolaire. Des tentatives de co-construction et des lieux d'échanges quant à la position pédagogique des uns et des autres sont développés dans le souci de l'unicité de l'offre luttant contre les cloisonnements « loisirs, école, famille ». Suivant cet objectif, la formation des personnels encadrants, tant en formation initiale qu'en formation continue, joue un rôle essentiel. Le contexte a évolué mais les enjeux restent inchangés. Il s'agit bien de proposer une offre qui, fondée sur des valeurs pour le développement et le bien-être de l'enfant, l'amène à s'ouvrir sur le monde, à acquérir des notions de respect et à développer son esprit critique. En conséquence, rien ne se perd, tout se transforme. Espérons simplement que les mutations en cours se fassent au profit des valeurs communes aux différents acteurs qui placent l'enfant au cœur de leurs missions.

Loin des débats en cours, l'archiviste doit envisager l'évolution des pratiques archivistiques en tenant compte des spécificités de l'archive audiovisuelle. Avec le passage au numérique, la disparition du support accélère encore un peu plus la problématique de l'intelligibilité. Là où le changement de support des productions demandait quelques années, du simple fait des coûts technologiques liés à cette évolution, le tout numérique permet de modifier le format d'encodage au gré des usages. L'archiviste, confronté à la multiplication des formats, se doit d'adopter une gestion des fonds numériques efficace qui s'adapte aux évolutions techniques, ainsi qu'à l'évolution des usages en développant des plans de migrations plus réguliers. Il se doit surtout d'accompagner les professionnels de l'audiovisuel pour les inciter à produire des formats pivots, qui ne sont pas liés aux enjeux de diffusion (Flv, H264, HTML5, etc.) utiles à l'archiviste autant qu'aux professionnels.

Élodie BELKORCHIA

Chargée du pôle archives audiovisuelles, dématérialisation et valorisation

Mairie d'Aubervilliers

Elodie.belkorchia@mairie-aubervilliers.fr